

LA NUIT DES LIONNES



Virginie M. CANSIER

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des évènements ou des lieux réels ne sont utilisés que pour servir cette histoire. Tous les noms, personnages et évènements sont le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes, et des évènements serait totalement fortuite.

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS :

Ce livre comporte des scènes érotiques explicites pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs

Droit d'auteur © Virginie M.CANSIER 77

Tous droits réservés

ISBN : 979-10-359-1943-6

Graphisme : maycoverdesign

Credit photo: adobe stock, breakingthewalls, filipobr, zef art,
iadobesttock13

Illustrations de chapitres : Virginie CANSIER

Achévé d'imprimer en France

Dépôt légal : mai 2021

Chapitre 1

Vendredi 12 août, 20 h 36

Que dire de François ? On pourrait parler de son physique, mais cela ne nous apporterait pas grand-chose tant son apparence était quelconque. Il était le genre de personne à passer inaperçue dans la rue. Les femmes ne se retournaient pas sur lui et les hommes ne lui prêtaient pas plus d'attention. Il était grand sans dépasser la moyenne, d'une corpulence correcte, des cheveux châtain un peu ternes.

Nous pourrions parler de sa famille nombreuse ou de son enfance relativement paisible, dire qu'il avait été un enfant unique choyé et gâté, qu'au cours de sa vie il avait obtenu tout ce qu'il avait voulu sans se fatiguer, qu'il avait reçu tout l'amour nécessaire à son bon développement psychologique, que rien de marquant ou de tragique ne lui était arrivé, mais cela ne nous avancerait pas plus pour comprendre ce personnage complexe. Comment en effet comprendre qu'un enfant ayant eu une enfance heureuse ait pu si mal tourner ? Parce que oui, François avait mal tourné ! En grandissant, il avait développé des sentiments de possession absolue, des envies d'exclusivité. Il voulait être reconnu par tous les moyens. Reconnu pour son travail, son sérieux... Sa gentillesse. Il souhaitait ardemment être apprécié de tous et pour ce faire, rien ne devait entraver sa route ! Il n'était pas vraiment ambitieux et ne souhaitait pas évoluer dans son travail. Le poste qu'il occupait alors lui convenait parfaitement, mais c'était toujours avec beaucoup de frissons de plaisir qu'il accueillait les compliments, les remerciements, les félicitations... Pas ambitieux, non, mais très friand de reconnaissance.

François avait l'air gentil avec ses grands sourires et ses rides d'expression marquées au niveau des joues. Toujours un mot aimable, une bonne parole, un clin d'œil complice... Il avait l'air gentil mais en apparence seulement, car sous son masque avenant et charmeur se cachait un esprit retors et dérangé. Un esprit malade. François était rongé par la jalousie, la rancœur, la malveillance. Il avait réussi à cacher cet état de fait depuis de nombreuses années.

Sa duplicité lui avait permis de faire renvoyer bon nombre de ses collègues, des gens qu'il n'aimait pas particulièrement ou qui avaient tendance à lui faire de l'ombre, des gens qu'il trouvait ou trop stupides ou trop intelligents. Ça oui, il en avait vu partir pas mal... Il en avait *fait* partir pas mal. Son petit plaisir personnel. Par ailleurs, pourquoi s'en priver puisqu'il était insoupçonnable ! Mais l'était-il vraiment ? Non, plus aujourd'hui, plus depuis que Luc, le directeur du parc avait embauché Lisa comme soigneuse des fauves !

Par il ne savait quel miracle ou quelle poisse, elle avait réussi à le percer à jour, elle ne lui accordait pas sa confiance et se méfiait de lui comme de la peste. Il aurait voulu la voir partir, quitter cet endroit qu'il considérait comme son chez-lui ! Elle empiétait sur ses platebandes et dans son esprit dérangé, elle était le diable en personne. Il fallait qu'elle parte et le plus tôt serait le mieux ! Lisa et sa petite bouille de gamine, ses grands yeux bruns capables de lire à l'intérieur des gens, sa façon de toujours dire ce qu'elle pensait !

Il devait réfléchir à la meilleure façon de la faire renvoyer, il fallait trouver une faute si grave à lui mettre sur le dos qu'elle serait virée sur-le-champ avec perte et fracas. Mais il allait devoir bien réfléchir, elle n'était pas idiote et aurait tôt fait de trouver le meilleur moyen de se défendre, la morue !

La faute grave, François l'avait déjà trouvée, il y avait pensé toute la journée, à tel point que ses collègues s'étaient inquiétés de lui voir cette expression distante, ce regard vide et lui avaient demandé ce qu'il se passait.

Rien, les jeunes, il ne se passe rien pour l'instant. Mais les choses ne vont pas tarder à changer ! Dès mardi, matin, la petite dinde aux fesses rebondies se fera lourder. Je suis juste en train de réfléchir à la meilleure façon de m'y prendre en si peu de temps.

Parce que oui, pour lui, le temps était compté ! Il la savait en possession de quelque chose contre lui et elle n'allait pas tarder à s'en servir, il le savait, il l'avait vu dans son regard méfiant.

— Ça va, les gars, seulement un peu de fatigue, vivement lundi soir...

Les jeunes s'esclaffèrent ; tout à fait d'accord avec lui.

Exceptionnellement, pour ce long week-end du quinze août, le parc serait fermé. Et ce, pour une durée indéterminée. Un énorme manque à gagner pour les caisses, mais il n'y avait pas le choix, certains des singes avaient attrapé un virus mortel transmissible à l'homme. Une mise en quarantaine avait été décrétée. Les primates malades, par prudence, avaient été euthanasiés et par mesure de sécurité, des animaux du parc comme les tigres blancs, les pandas et autres animaux d'une valeur inestimable avaient été confiés à divers autres zoos du pays.

Tous se désolaient de la situation et plaignaient les pauvres infortunés de ce désastre économique tout en se réjouissant secrètement que la maladie ne se fût pas installée chez eux, dans leur parc !

La mort dans l'âme, Luc, le directeur, avait mis une grande majorité des employés en vacances et les seuls à rester sur le site étaient les soigneurs en chef :

Cindy, la soigneuse des volatiles,

Julien, dit Balou, pour les primates,

Gilles pour les herbivores,

Nicolas pour les pachydermes,

Lisa pour les fauves,

Et lui-même pour les reptiles.

Il avait été décidé que les soigneurs dormiraient sur place durant ce grand week-end et effectueraient seuls les tâches de leurs équipes. Pour résumer les choses simplement, ils allaient travailler non-stop jusqu'à mardi matin, jour de la relève. Cela allait être éreintant mais la prime valait le coup ! Vraiment le coup et tant pis si en faisant cela, ils frôlaient l'illégalité au niveau des lois du travail, ils étaient tous d'accord.

Vendredi 12 août, 20 h 40

Du fin fond de son lit, Lisa regardait d'un air abattu le thermomètre qu'elle venait de retirer de sa bouche. Il dépassait les trente-neuf degrés ! Mais comment pouvait-on tomber malade alors qu'il avait fait plus de trente degrés toute la semaine ? Péniblement, elle porta une main tremblante à son front et repoussa en arrière quelques mèches collées par la sueur.

C'était bien sa veine ! Tomber malade alors que le parc était en effectif plus que réduit et qu'une super prime était réservée à ceux venant travailler ce week-end !

Qui allait s'occuper de « ses bébés » ? Certainement pas elle, pas dans l'état où elle se trouvait.

— Je ne vais pas pouvoir y aller ! se plaignit-elle d'une voix ronchonne.

— Ça, je m'en serais douté, tu as une tête à faire peur ! lui répondit Luc en déposant sur la table de chevet cachets d'aspirine et verre d'eau.

— Tu trouves quelqu'un pour me remplacer hein, mais pas François ! se hâta-t-elle de préciser. Pas question que ce taré s'approche de mes loulous !

Luc poussa un profond soupir de lassitude. Il ne comprenait pas pourquoi sa fiancée, d'ordinaire si posée et lucide, réagissait ainsi au contact du plus âgé des employés du parc. Sa réaction semblait épidermique, elle ne le supportait pas. Lui, en revanche, ne paraissait se rendre compte de rien et se comportait avec Lisa comme avec tous les autres collègues, il était courtois, serviable et souriant.

— Arrête un peu ta parano, il ne t'a jamais rien fait !

Depuis des mois que cette conversation ne menait à rien ! Lisa était butée et ne voulait pas voir les choses autrement. Pour elle, François était une mauvaise personne et tant pis si tout le monde lui disait le contraire. Elle ne se plaignait pas de lui directement, elle ne chuchotait pas dans son dos, non. Plusieurs fois, elle lui avait dit en face qu'elle ne l'appréciait pas, qu'elle ne lui faisait pas confiance et qu'elle ne souhaitait pas lui parler en dehors du travail. C'est François en fait qui était venu se plaindre de Lisa. Il ne comprenait pas ce qu'elle avait contre lui et pourquoi elle semblait lui en vouloir.

Cette discorde entre eux était une épine que Luc avait dans le pied ! Comment faire pour que deux de ses employés finissent par s'apprécier ? Une seule réponse, il n'y avait rien à faire. Personne ne pouvait forcer ces deux êtres à sympathiser. Le souci que cela posait au sein du parc était que deux clans étaient en train de se former et rien de bon ne sortirait de tout ça. Il allait vraiment falloir mettre les pieds dans le plat et les convoquer tous les deux afin d'éclaircir les choses ! Mais y avait-il seulement quelque chose à éclaircir ? Pour Lisa, tout n'était question que de ressenti, d'intuition et en tant que directeur, Luc ne pouvait et ne devait pas se contenter de cela.

— Lisa, tu ne peux pas continuer comme ça avec François ! Il va vraiment falloir que tu fasses un effort.

Le regard que lui lança Lisa fit comprendre à Luc qu'il ne servait à rien de continuer dans cette voie, il ne lui ferait pas entendre raison ce soir !

— OK, je vais demander à Cindy de prendre ta place, ça te va ? Elle s'occupera de ses primates avec Balou et ils iront ensuite voir tes fauves.

Comme de nombreux animaux, notamment une grande partie des primates, avaient été confiés à des zoos voisins, cela laissait plus de temps à Balou et Cindy pour d'autres tâches que celles qu'ils faisaient ordinairement. Les derniers départs d'animaux avaient eu lieu la veille. Luc avait confié la famille de tigres blancs ainsi que les trois éléphants du parc à des collègues sur la Bretagne. Il y avait eu un véritable défilé de camions dans les allées et tout le monde avait eu la larme à l'œil en regardant ces pensionnaires emblématiques partir pour une autre région, ne serait-ce que temporairement. Avec tout ce qu'il se passait en ce moment, Luc ne pouvait se permettre de garder tout le monde, animaux comme soigneurs. Il devait alléger au maximum les effectifs.

— Un jour, il faudra tout de même que tu m'expliques ce que tu as réellement contre ce pauvre vieux !

— Je te l'ai déjà dit, il est fourbe, il pue la malhonnêteté et les fauves ne l'aiment pas non plus ! On ne peut pas les tromper, eux, ils sentent quand quelqu'un est mauvais...

Lisa fut interrompue par une énorme crise d'éternuements que rien ne semblait pouvoir calmer. Combien de fois Luc avait-il entendu ce même discours sans queue ni tête ?

— Non, je te laisse te reposer au calme. Je dois être au parc d'ici dix minutes pour la relève de cette nuit. Tu restes au lit, pas question que tu te balades dans le parc et contamines tout le monde. J'aurai déjà de la chance si je passe au travers de tes microbes...

— Promis, de toute façon, je ne pense pas tenir debout !

Luc lui envoya un baiser de loin avant d'attraper son énorme trousseau de clefs.

— Si tu ne vas pas mieux, n'attends pas, appelle le médecin !

Vendredi 12 août, 21 h 30

Cindy vérifia une dernière fois que ses petits protégés étaient bien installés pour la nuit et ne manquaient de rien. Ce qu'elle pouvait les aimer ces petits singes à la folle crinière rousse, on aurait dit des lions miniatures ! De tous les primates vivant au zoo, ils étaient, et de loin, ses préférés. Elle consulta sa montre et pressa un peu le pas. Elle devait aller voir si tout se passait bien chez les fauves et Balou devait déjà l'y attendre !

Vendredi 12 août, 22 h 15

François aperçut du coin de l'œil la silhouette de Lisa. Il reconnut parfaitement le gilet qu'elle affectionnait tant et qui semblait apaiser les fauves. Il les entendait grogner près des barreaux et dès qu'elle apparaissait avec ce bout de chiffon sur le dos, ils se calmaient immédiatement. Dans l'esprit de l'homme, il ne pouvait être question que de couleur et en aucun cas il n'aurait pu croire que les lions se calmaient à la simple vue de la jeune femme !

Il la regarda s'éloigner du bâtiment d'un pas alerte.

C'était le moment d'agir. Pour elle, aucune explication, si sincère fût-elle, ne pourrait excuser le geste qu'elle serait soupçonnée d'avoir commis !

François attendit encore quelques secondes, s'assurant qu'elle ne reviendrait pas sur ses pas comme elle avait l'habitude de le faire. Non, pas ce soir, elle avait l'air pressée ! Parfait !

La tête qu'elle ferait le lendemain matin en venant sortir « ses bébés » et qu'elle ne les trouverait pas bien sagement endormis dans leur loge !

Son plan était parfait, cela faisait des jours qu'il le mûrissait et le perfectionnait !

En premier, se munir d'un fusil hypodermique ainsi que d'une vingtaine de fléchettes.

Ensuite, ouvrir la cage des fauves et les laisser sortir de la loge. Les bestiaux pourraient se promener à leur guise dans le parc et dévorer quelques chèvres ou poneys sauvages, cela alourdirait encore la « faute » de Lisa !

Lui, en super-héros, leur donnerait la chasse pour tous les endormir et pouvoir ensuite se vanter d'avoir travaillé toute la nuit. À aucun moment dans son plan il était question d'appeler du renfort pour l'aider dans sa chasse aux lions, c'est tout seul qu'il le ferait !

Il allait vraiment passer pour un super-héros et serait félicité par tout le monde tandis que la pintade se ferait renvoyer. Peut-être même se ferait-elle embarquer au poste de police, cela lui ferait les pieds.

François souriait encore de sa bonne idée en s'approchant de la loge des lions. De tous les animaux que possédait le parc, c'étaient ceux qu'il connaissait le moins.

Et pour être totalement franc, il n'avait pas particulièrement envie de les connaître, rien que l'odeur qu'ils dégageaient suffisait à lui faire froncer les narines. Oh, bien sûr, il savait bien que Lisa faisait parfaitement son travail, ça au moins, il ne pouvait pas le lui reprocher. Les loges et leurs zones d'herbes étaient nettoyées tous les jours, pas une mouche ne traînait dans les parages à l'affût de déjections. Non, c'était leur odeur à eux, une odeur puissante et oppressante, une odeur qui le prenait à la gorge et l'empêchait de respirer correctement. Une odeur de fauve !

Ce soir, François, c'était le grand soir ! Demain, il serait adulé et on l'appellerait « François le héros », le « sauveur du parc », le « roi des lions ». Ça sonnait bien ça, François le roi des lions !

D'un geste impatient, il donna un petit coup d'épaule afin de repousser la carabine au milieu de son dos. Elle avait tendance à vouloir glisser sur son avant-bras et il avait besoin d'avoir les mains libres, le geste sûr !

Il n'avait pas peur, ça non. Il était serein. Il savait tirer et garder son calme en toutes circonstances ! Après tout, il était chargé de s'occuper des reptiles et il n'y avait pas meilleur que lui pour attraper certaines espèces de serpents à mains nues ! Il était habile et rapide, très vif pour ses cinquante-six ans. Il avait encore d'excellents réflexes et cela allait lui être drôlement utile pour choper « les bébés de Lisa ». Oh oui, vraiment, la tête qu'elle ferait le lendemain matin en les trouvant endormis un peu partout ! Et la tête du directeur quand il se rendrait compte qu'en fait, cette fille était une incapable et qu'il n'aurait pas dû l'embaucher ! Déjà deux ans qu'elle traînait dans ses pattes, qu'elle le surveillait, qu'elle l'épiait, qu'elle médissait sur lui !

François, le futur roi des lions, entra dans leur bâtiment.

Demain, bye bye Lisa !

Vendredi 12 août, 22 h 47

Les sourcils froncés, Cindy s'arrêta au croisement d'une allée menant aux chèvres et aux lamas. Elle ne sut pas trop si c'était le son incongru qu'elle avait cru entendre ou ce sentiment d'absolu danger qui lui fit stopper net sa marche. Tous les poils de ses bras s'étaient redressés dans la seconde et de désagréables picotements lui remontèrent le long de la nuque.

À l'affût, elle ne bougeait plus d'un pouce, se contentant de promener son regard à la recherche de ce qui n'allait pas. Parce que quelque chose n'allait pas, elle en était convaincue.

Le parc était plongé dans une semi-pénombre et tous les animaux semblaient calmes, pas un bruit... Justement, pas un bruit ! Pourquoi n'y avait-il pas de bruit ? Normalement, à cette heure-ci, les loups chantaient et certains animaux nocturnes se réveillaient ! Et ce son qu'elle avait entendu et n'identifiait pas, ou plutôt qu'elle ne voulait pas identifier...

La semaine suivante, Cindy fêterait l'anniversaire de son arrivée dans le parc cinq ans plus tôt. Elle aimait son métier, ses animaux, elle aimait ses collègues. Pas un qu'elle n'appréciait pas ! Le directeur était sympa et menait ses équipes avec brio. Personne n'avait à se plaindre. Elle avait trouvé le job de ses rêves et pour rien au monde elle n'en changerait ! Quelle poisse cette fichue maladie attrapée par certains primates ! Il allait falloir beaucoup de temps et d'argent pour se redonner une bonne image de marque, pour que les visiteurs aient de nouveau envie de revenir ! Et les journalistes qui s'en donnaient à cœur joie et amplifiaient les faits à loisir ! Ils parlaient d'une cinquantaine de singes abattus, il n'y en avait eu que quinze ! Ils aimaient le catastrophisme, ils aimaient quand les choses allaient mal ! C'était leur gagne-pain. Comment se relever après une telle publicité négative ? Luc paraissait confiant, il avait, semble-t-il, un plan d'attaque pour arranger les choses. Cindy pouvait lui faire confiance, il connaissait parfaitement son travail et s'il disait que rien n'était perdu, c'est que c'était le cas. En attendant, il fallait faire le dos rond et attendre que les choses se tassent d'elles-mêmes tout en croisant les doigts pour que la maladie soit éradiquée au plus vite. C'était par ailleurs en bonne voie puisque le vétérinaire du parc avait fini cet après-midi même de faire les analyses. Plus aucun singe n'était porteur du virus mais par mesure de sécurité, le parc resterait fermé jusqu'à nouvel ordre.

Cindy retint quelques secondes sa respiration, l'oreille à l'affût.

Son moment préféré dans la journée était celui-là, pouvoir se promener dans le parc sans être dérangée par les visiteurs lui donnait un

sentiment d'apaisement, de plénitude. Mais ce soir, elle n'était pas calme, il se passait quelque chose.

Après que Luc le directeur lui avait demandé de remplacer Lisa auprès des fauves, celle-ci l'avait appelée pour lui demander de vérifier l'état de santé de Glinka, une jeune femelle, ainsi d'Ardoso, un mâle de trois ans. Tous deux ne semblaient pas avoir d'appétit ces derniers temps et la jeune femme s'inquiétait de les voir se mettre à l'écart du groupe.

Cindy avait assuré à son amie qu'elle les observerait avec attention. Ce qu'elle et Balou avaient fait avec professionnalisme.

Effectivement, les deux lions ne paraissaient pas dans leur état normal. Ils avaient un regard fuyant et ne grondaient pas à son approche. Était-ce le fait qu'elle ait enfilé la veste fétiche de Lisa ? Elle en doutait. Balou lui avait par ailleurs fait remarquer que Dayanne non plus ne semblait pas dans son assiette, elle tournait en rond la tête basse. Plus attentive que jamais, Cindy avait alors regardé chacun des quatorze lions et lionnes que possédait le parc. La plus grande famille léonine de toute l'Europe, la fierté du zoo et l'attraction qui en avait fait une renommée internationale ! Cette renommée avait été encore plus grande avec la naissance de quadruplés l'année dernière ! Les quatre petits étaient nés avant terme mais avaient tous survécu, devenant de magnifiques lionceaux en pleine santé ! La maman, Atalante, se portait comme un charme et s'occupait de ses petits d'une façon admirable. Toute cette publicité avait attiré des milliers de visiteurs supplémentaires, une aubaine pour le parc qui prévoyait de faire des agrandissements, notamment du côté de la plaine des lions.

Ardoso s'était tourné vers elle avec un regard quelque peu tourmenté et elle s'était vu appeler le vétérinaire de garde afin de lui demander de venir voir ce qu'il se passait. Elle ne l'avait évidemment pas fait. Que lui dire ? Qu'elle avait l'impression que les lions n'allaient pas bien, qu'ils avaient l'air de déprimer ? Au mieux, il aurait rigolé de sa bêtise, au pire, il se serait fâché qu'elle l'importune à une heure aussi tardive pour des idioties. Cindy n'aimait pas trop ce nouveau véto, il semblait imbu de sa personne et, chose inconcevable pour le métier, il

n'avait pas l'air d'apprécier les animaux ! Il était impatient et brutal. Non, elle ne l'aimait pas et ne l'appellerait pas ce soir.

Les paupières plissées, elle s'était approchée un peu plus de la grille de protection et avait regardé attentivement Glinka couchée au sol et la tête tournée vers le mur.

— Alors, ma louloute, que t'arrive-t-il ? Tu as un souci ?

Les autres étaient agités. On les sentait nerveux, comme en attente de quelque chose. Le repas avait été servi aux mêmes heures que d'habitude, dans les mêmes conditions et pourtant, aucun fauve ne s'était jeté dessus, ils semblaient boudier la nourriture, ils attendaient...

La grande question était de savoir quoi ? Qu'est-ce qu'ils attendaient ? Qu'est-ce qui faisait qu'aujourd'hui, ils refusaient de manger la viande fraîchement coupée qu'on leur avait servie ? Sentaient-ils qu'il se passait quelque chose de pas normal dans le zoo ? Pouvaient-ils ressentir la maladie ou... Non, ils ne le pouvaient pas, quelle idée absurde.

Balou avait jeté un regard troublé sur sa montre et désigné du doigt un tout jeune arpentant la grille de long en large, les oreilles en arrière.

— Je pense qu'ils ressentent l'absence de Lisa, avait-il dit en toute logique.

Après tout, pourquoi pas, ils avaient l'habitude de la voir, c'était elle qui les nourrissait... Luc lui avait appris que Lisa n'était vraiment pas bien et tenait à peine debout... Se pouvait-il qu'elle ait attrapé cette cochonnerie de virus ? Et pourquoi elle et pas Balou qui passait le plus clair de son temps avec les primates ?

Cindy secoua doucement la tête afin de revenir au présent. Cette facilité qu'elle avait à partir dans des rêveries à n'importe quel moment devenait problématique !

Seule dans cette allée du parc très peu éclairée, Cindy sentit un frisson lui parcourir le dos. Cette absence de bruit...

Lentement, Cindy attrapa son talkie-walkie et sans faire de geste brusque, le porta à ses lèvres.

Pourquoi autant de discrétion ? Elle n'en savait rien mais se laissait guider par son instinct. C'est lui qui lui soufflait de ne pas bouger, de ne surtout pas courir, de faire très attention.

Doucement, elle appuya sur le bouton en espérant que la réponse qu'elle recevrait ne ferait pas trop grésiller le petit appareil.

— Ici Cindy, je suis dans la zone jaune, au carrefour des chèvres et des lamas. Il y a quelque chose qui cloche. Pouvez-vous vite me rejoindre ?

Elle avait réussi à débiter sa phrase d'une seule traite, calmement et sans bafouiller malgré sa voix tremblotante.

Un bip horriblement sonore retentit dans le silence oppressant de la nuit.

— Cindy ? Je n'ai rien compris à ce que tu viens de dire, peux-tu répéter ?

Quoi ? Répéter ? Mais non ! Elle devait juste ne pas faire de gestes et rester plantée là comme un piquet en attendant que les secours arrivent !

Le son incongru retentit de nouveau, plus près d'elle, bien plus près, trop près. Non, ce n'était pas possible ! Elle était sûre d'avoir bien fait son travail !

— Cindy ?

Mais tais-toi donc, saleté de machine, tais-toi !

Cindy n'eut pas le temps de parler une fois de plus à son interlocuteur... Elle n'aurait plus jamais l'occasion de parler à qui que ce soit.

Chapitre 2



Vendredi 12 août, 22 h 52

Julien, que ses collègues appelaient affectueusement Balou, regarda une fois de plus sa montre sans la voir. Ce geste machinal était devenu en quelques années une sorte de tic dont il ne parvenait pas à se défaire. Il regardait constamment sa montre sans prêter attention à l'heure qu'elle indiquait. Ce geste le réconfortait tout en lui donnant une certaine constance. Il ne pouvait plus s'en passer, même sous la douche alors que son poignet était nu. Drôle de tic en vérité ! Ses amis, avec le temps, avaient cessé de se moquer de lui, ce geste qu'il effectuait plus que régulièrement leur était devenu familier. Plusieurs fois pourtant, cela lui avait porté préjudice. Il se souvenait d'un entretien d'embauche qui avait mal fini parce que le recruteur l'avait cru malpoli, des rendez-vous galants s'étaient brutalement achevés parce que la fille le croyait en retard pour une autre femme... Sa mère également le réprimandait souvent croyant qu'il s'ennuyait en sa présence. Mais que voulez-vous, tout était dans l'intitulé : TIC, Troubles Involontaires du Comportement ! Il avait même consulté un médecin pour ça, qui lui avait expliqué que le tic correspondait à un mouvement musculaire involontaire et répétitif. Le tic était provoqué inconsciemment par le patient qui ne pouvait contrôler sa survenue. À l'âge adulte, ils se manifestaient souvent dans des situations de forte émotion ou de grand stress. Et justement, il en vivait une à l'instant de situation de forte émotion et de stress !

Il attendait Cindy, qui une fois de plus était en retard ! Il lui avait pourtant demandé de se dépêcher et de le rejoindre dans sa chambre... Ils avaient commencé tout à l'heure dans la loge des lions une conversation

tout à fait intéressante sur le sexe et il désirait ardemment approfondir le sujet avec elle !

C'est qu'elle était du genre plutôt mignonne la Cindy avec des longues jambes et ses fesses haut perchées ! Elle avait une paire de... Bref, elle était plutôt canon et cela aurait été un sacrilège de ne pas tenter sa chance avec cette célibataire convaincue !

Nouveau regard à sa montre puis à l'appareil qu'il tenait en main. Il n'avait rien compris à ce qu'elle venait de lui demander. Elle devait être sous un arbre et du coup, il ne l'avait pas bien captée. Et pourquoi ne répondait-elle plus aux appels ?

Plus irrité de ce contretemps qu'inquiet, il remit sa paire de chaussures en grimaçant d'inconfort. Décidément, il n'aimait pas les chaussures de sécurité qu'on l'obligeait à mettre, d'une part elles étaient lourdes et d'autre part, elles faisaient mal aux pieds. Heureusement que les employés pouvaient choisir entre plusieurs modèles ! Balou avait celles que personne ne désirait et c'est justement cela qui lui plaisait, il était le seul du parc à porter une paire de chaussures de couleur orange fluo ! Même les lacets étaient voyants avec leur beau vert pomme ! Et que dire des semelles extérieures bleu lagon. Tout un arc-en-ciel pour vous faire oublier que vous avez mal aux pieds !

Qu'est-ce qu'elle avait dit, Cindy ? Au croisement des chèvres et des lamas ? Mais que faisait-elle là-bas ? Ce n'était carrément pas le chemin le plus court pour rejoindre le bâtiment des employés ! Pestant contre les femmes qui ne savaient décidément pas ce qu'elles voulaient, il enfila une veste et sortit de sa chambre. Lui qui avait espéré passer un bon moment, le voilà à crapahuter une fois de plus à travers le zoo dans des chaussures à la noix à la recherche de Cindy ! À moins que... Oh, la coquine ! Balou se frappa le front, un grand sourire aux lèvres et l'œil pétillant. C'est précisément dans ce coin qu'il y avait un magnifique carré de pelouse entouré de fleurs ne s'ouvrant qu'à la nuit tombée. Juste en face d'un bassin où évoluaient de grosses carpes koïs, c'était l'endroit parfait pour un moment de romance... et de galipettes !

D'humeur un peu plus légère, il courut presque dans le couloir pour sortir du bâtiment. Cindy l'attendait !

Il parcourut les allées des zèbres ainsi que celles des antilopes en un temps record !

Pour être sûr et certain d'avoir bien entendu, il porta le talkie à sa bouche tout en appuyant sur le bouton :

— Hé, ma poule, tu es là ? Pourquoi tu ne réponds pas quand je t'appelle ? demanda-t-il en s'éclairant de sa lampe torche.

Il était à quelques allées de la belle qui se faisait désirer. Peut-être était-elle déjà toute nue ! Rien que d'y penser, Balou sentit son caleçon devenir un peu trop petit. Oh ouais, la voir à poil...

— Cindy... Tu m'attends toujours ?

Il ne vint pas une seconde à l'esprit du jeune homme que peut-être sa collègue pouvait s'être jouée de lui et était bien sagement rentrée dans sa chambre en se marrant du coup qu'elle venait de lui faire... Si, en fait, il y pensait de plus en plus. Si tel était le cas, il ne lui parlerait pas de la journée ! Ça lui ferait les pieds ! Le faire sortir en pleine nuit, l'obliger à remettre ces saloperies de pompes pour des clopinettes...

Il allait déboucher dans l'allée des cervidés quand il entendit, à quelques pas derrière lui, un profond grondement caverneux. Il aimait son métier, il le connaissait bien. Il n'était peut-être pas un soigneur polyvalent sachant s'occuper de tous les animaux du zoo, mais il était assez formé pour reconnaître ce qu'il se passait. Ce terrible son, c'était celui d'une lionne ayant pisté une proie et s'apprêtant à lui bondir dessus. Chose parfaitement impossible, complètement improbable puisque ces machines à tuer étaient bien sagement enfermées dans leur loge pour la nuit. Non ? Mais si, il avait aidé Cindy à le faire, tous les protocoles avaient été respectés à la lettre ! Le moindre oubli pouvant avoir de terribles conséquences, ils devaient toujours être deux pour effectuer ces manœuvres. Avaient-ils été distraits par leur passionnante conversation au point d'en être négligents ? Non, sûrement pas, et pas avec ces fauves...

Et pourtant, il ne pouvait pas douter de ce qu'il entendait se rapprocher de plus en plus.

Surtout, ne pas faire de geste brusque. Il arrêta sur-le-champ de marcher et s'obligea à ne pas se retourner trop vite.

— Alors les filles ? On est de sortie ? Ce n'est pas bien ça, il est l'heure de dormir...

Bien qu'il ne soit pas leur soigneur attitré, elles connaissaient sa voix. Elles allaient forcément le reconnaître et hésiter à...

Pas le temps de finir son demi-tour qu'il ressentit une affreuse douleur dans la nuque et quelque chose s'enfoncer profondément dans sa peau. Dans la seconde, il fut plaqué au sol sans rien pouvoir faire. Même crier lui était impossible ! Dans son dos, il sentit de puissantes griffes labourer son gilet et enfin atteindre la peau si tendre et si fragile. En une seconde, une seconde terrible où son cerveau fonctionna avec une rapidité hallucinante, il eut la certitude absolue de sa mort imminente. Juste avant de fermer les yeux, il eut le temps de se dire que malgré leurs instincts ancestraux, la lionne ne le tuait pas de la bonne façon ! C'étaient les tigres qui attaquaient par derrière comme des fourbes, pas les lions ou les lionnes ! D'ordinaire, ils attaquent de face, directement à la gorge avant d'éventrer leurs victimes !

Vendredi 12 août 23 h 03

Comment pouvait-on être aussi malade et continuer à respirer ? se demanda Lisa en avalant son énième cachet d'aspirine. D'irrépressibles frissons lui parcouraient le dos tandis que de terribles courbatures lui labouraient le corps. Un groupe de maçons semblait s'amuser à tester leurs outils à l'intérieur de son crâne et ses dents lui faisaient mal à force de claquer les unes contre les autres. Mais dans quel état déplorable elle était !

L'idée saugrenue lui vint d'appeler sa mère pour chercher quelque réconfort mais l'heure plus que tardive le lui interdit. Ses parents étaient très certainement en train de dormir du sommeil du juste et en les appelant, elle ne ferait que les inquiéter pour rien. Pour rien parce que n'habitant pas tout près, ils ne sauraient pas quoi faire d'autre pour l'aider que de venir ! Non, elle les appellerait dès le lendemain... Si elle était encore en vie, et là, rien n'était moins sûr ! Tout un tas de scénarios lui tournait dans la tête entre le marteau-piqueur et les coups de marteau. Dans le premier, elle avait attrapé le virus des petits singes et elle était en train d'en mourir. Elle avait dû contaminer Luc qui allait transmettre la maladie aux collègues travaillant pour ce long week-end. À leur tour, en rentrant chez eux, ils allaient contaminer leurs familles et ainsi de suite jusqu'à ce que l'épidémie devienne mondiale. Comme dans tous les bons films de ce genre, des centaines de milliers de personnes allaient mourir et les médecins la rechercheraient pour trouver le patient humain zéro ! Mais selon toute logique, ce n'était pas à elle d'attraper cette saleté étant donné qu'elle n'allait jamais du côté de la zone des primates. Balou ou même Cindy auraient pu être malades, mais pas elle. Ou alors, ils avaient véhiculé le germe sous leurs chaussures... Non, pas possible non plus, il y avait des pédiluves à l'entrée de chaque bâtiment, ces espèces de pataugeoires que l'on devait obligatoirement traverser pour se désinfecter les semelles. Aucun germe ne pouvait résister au mélange de produits qu'il y avait là-dedans !

Il nous restait quoi alors... François ! François et sa malveillance ! C'est lui qui avait inoculé le virus aux singes et le lui avait transmis par la même occasion sans qu'elle ne s'en aperçoive, il était tellement fourbe et mauvais qu'il aurait pu en être capable. Elle voyait bien dans ses yeux à quel point son âme était noire. Personne ne la croyait et voilà où en étaient les choses ! À cause de lui, des animaux avaient été piqués, le zoo allait définitivement fermer et des millions de gens allaient mourir, en commençant par elle ! Oui, ce devait être ça...

Dans le second scénario... Non, en fait, il n'y en avait qu'un seul auquel elle croyait dur comme fer ! La terrible maladie des singes ! La France entière puis l'Europe et enfin le monde allaient être contaminés.

Seule une poignée d'hommes allait survivre et dans cette poignée, il y aurait ce fourbe de François !

Et voilà que maintenant, son nez commençait à couler, il ne manquait plus que ça !

D'un geste d'une exaspérante lenteur, elle tendit le bras et attrapa un mouchoir. Ce qu'elle avait l'air loin d'elle, cette fichue table de nuit !

Quand enfin elle réussit à porter le tissu blanc à son nez, Lisa se rendit compte que ce n'était pas un écoulement normal, non, elle saignait du nez et de façon abondante !

Doucement, elle se rallongea et pressa le mouchoir sur la base de son nez pour faire cesser le saignement. Il ne manquait plus que ça ! Fourbue de douleurs, Lisa secoua la tête de dérision, il fallait qu'elle se calme, son esprit commençait à lui jouer des tours. François était peut-être une mauvaise personne, sûrement même, mais il n'irait pas jusqu'au meurtre ! Malgré le martèlement atroce dans son crâne, cette réflexion attira un sourire sur ses lèvres desséchées. François un tueur !

Difficilement, elle retapa les oreillers et tenta de s'installer confortablement dedans. Elle sentait sa nuque se raidir, pas bon signe ça...

Les yeux larmoyants de fièvre, elle regarda vers la fenêtre grande ouverte. L'air de la nuit lui faisait du bien, elle allait offrir son visage en feu à la fraîcheur... Là, les deux grosses pattes avant appuyées sur le rebord, la tête légèrement penchée sur le côté, Katja la regardait une interrogation dans son regard tellement expressif. Katja, sa lionne préférée. Son gros bébé. L'animal avec laquelle elle avait le plus d'affinités.

— Oh, ma louloute, que fais-tu là ? Tu devrais être couchée à cette heure-ci, tu n'as pas le droit de te promener comme ça en pleine nuit !

Une espèce de ronronnement sonore et guttural lui répondit... Mais les lions ne ronronnent pas ! Un grondement alors.

— Eh bien ! Tu me grondes on dirait, ce n'est pas bien ça ! Allez, va manger François et laisse-moi mourir en paix !

La lionne resta là encore de longues secondes à l'observer sans bouger puis finit par obtempérer bien docilement. Elle s'écarta de la fenêtre, poussant une espèce de long sifflement. À son appel, d'autres félins lui répondirent. On aurait dit que les lionnes étaient de sortie ce soir !

Souriant à elle-même, Lisa attrapa le téléphone et composa le numéro de Luc. Au bout de deux sonneries, le directeur décrocha.

— Lisa ? Tu ne dors toujours pas ?

— Non, je ne dors pas, je t'appelle juste pour te dire qu'après avoir raccroché, j'appelle les pompiers. Je ne vais pas bien du tout, j'ai mal partout, je saigne du nez et je viens tout juste d'avoir une hallucination visuelle et auditive. Je crois qu'il faut que je sois hospitalisée d'urgence.

Tu parles d'une hallucination ! Et d'un réalisme, en plus ! Non, elle n'allait vraiment pas bien et son état empirait de minute en minute.

— Merde ! Et si tu avais chopé...

— C'est ce à quoi je pense, la maladie des singes. C'est pour ça que je les appelle tout de suite.

— Attends, on est en train de s'enflammer là ! Ça ne peut pas être ça ! Nous avons tous fait des tests qui se sont avérés négatifs, tu dois avoir quelque chose d'autre. Ne bouge pas, j'arrive !

C'est vrai qu'ils avaient tous fait des tests. Tests qui s'étaient d'ailleurs révélés assez douloureux mais chaque employé avait dû les faire. Les résultats étaient arrivés au bout de vingt-quatre heures seulement. Personne n'avait attrapé cette cochonnerie. La grande question qui subsistait était de savoir comment les singes l'avaient attrapée, eux ! Quoi qu'il en soit, toutes ces pauvres petites bêtes, malades ou pas, avaient été euthanasiées. Les malades parce qu'il n'y avait rien à faire pour les sauver et les autres par mesure de prudence. L'agence sanitaire n'avait pas voulu prendre de risques étant donné que les animaux étaient en contact

permanant. Cindy avait eu beaucoup de mal à s'en remettre. Elle les adorait ces petites boules de poils. Elle avait été dévastée en apprenant que le groupe de quinze individus avait été piqué. Elle avait pleuré plusieurs heures durant, jusqu'à ce qu'une infirmière vienne la voir pour effectuer un prélèvement sur elle. Là, la tristesse avait fait place à la peur et à l'angoisse.

Ils avaient tous eu peur. Durant les vingt-quatre heures d'attente, tout le personnel du zoo avait été confiné dans une espèce de tente hermétique. Interdiction d'en sortir et personne n'entrait sans combinaison. Un vrai film catastrophe qui, fort heureusement, ne s'était achevé que par la mort des petits singes... Enfin, peut-être pas si sûr que ça au vu de son état.

Lisa repensa à la rapidité avec laquelle les médecins avaient plié leurs affaires une fois les résultats connus, ils n'avaient pas traîné ! La seule consigne qu'ils avaient laissée était de ne pas pénétrer dans le local ayant abrité les singes malades durant cinq jours, le temps que les produits qu'ils y avaient mis fassent leur effet et désinfectent tout.

Pour encore plus de précautions, Luc, en accord avec les dirigeants du zoo, avait pris la décision de faire raser le bâtiment en entier dès le mois suivant ainsi, il n'y aurait plus de polémique quant à savoir s'il y avait encore des germes à cet endroit. Les primates, gorilles, chimpanzés et autres allaient être délocalisés vers la zone C et le nouveau bâtiment serait construit pour abriter des hippopotames nains.

Lisa passa sa langue sur ses lèvres sèches, recueillant par la même occasion un peu de sang provenant de son nez.

— Tu m'as bien compris, Lisa, tu ne bouges pas.

Il en avait de drôles lui. Et comment ferait-elle pour bouger ? Ses muscles étaient comme coulés dans du plomb, plus aucun mouvement ne lui était permis sans causer d'horribles souffrances. Elle allait mourir cette nuit, c'était sûr.

— Non, je ne bouge pas...

— Je suis là d’ici dix minutes, j’arrive.

Le voilà l’avantage d’avoir un logement de fonction à l’intérieur même du parc, on était sur place en toute circonstance !

Lisa appuya sur la touche afin de mettre fin à l’appel avant de composer le numéro des pompiers.

Vendredi 12 août, 23 h 10

Après avoir appelé François afin de lui confier la responsabilité du zoo pour le restant de la nuit, Luc se dépêcha de rejoindre le logement de fonction qu’il occupait avec Lisa.

Que pouvait-elle bien avoir ? Son état de santé s’était dégradé à une telle vitesse ! Pourvu que tout aille bien pour elle ! Et si malgré les tests effectués elle avait attrapé la maladie des singes ? Non, elle n’allait jamais dans ce bâtiment, ça ne pouvait pas être ça. Mais quoi alors ?

Luc était tellement pressé d’arriver chez lui qu’il ne remarqua pas certaines petites choses qui en temps normal lui auraient collé une frousse d’enfer, comme la crotte près d’un banc à usage des visiteurs, les empreintes laissées sur le chemin, des empreintes colorées de rouge. Il ne remarqua pas non plus le calme inhabituel qui régnait dans le parc...

Il ne remarqua rien tant son esprit était tourné vers Lisa. Lisa qu’il avait l’intention d’épouser en septembre, Lisa qui était la joie de vivre, qui lui apportait calme et tranquillité... Lisa qui se faisait emporter par les pompiers à l’instant même.

Vendredi 12 août, 23 h 30

Luc venait de l'appeler, la voix complètement paniquée. Apparemment, Lisa était si malade qu'elle devait être conduite d'urgence à l'hôpital par les pompiers.

Quand François lui avait fait part de son étonnement, le directeur lui avait expliqué en mots concis que la jeune femme ne se sentait pas très bien depuis plusieurs jours et qu'elle n'avait pas pu quitter le lit de toute la journée. Ce soir, elle avait été dans un tel état qu'il lui était impossible de se lever seule et de tenir debout.

C'était quoi cette histoire de fou ? Il l'avait pourtant bien vue lorsqu'elle avait nourri les lions ! Il l'avait regardée sortir du bâtiment juste avant que lui-même n'y entre afin de les libérer. Il avait parfaitement reconnu l'horrible gilet violet !

Au moment d'ouvrir les grilles, François n'avait pas douté un instant de la perfection de son plan, tout était parfaitement orchestré, aucun imprévu d'après lui... Et voilà, il y avait finalement un imprévu, et de taille !

Le sourire plaqué sur son visage eut tôt fait de s'effacer lorsqu'il comprit plusieurs petites choses simultanément.

En premier, le directeur et Lisa étaient plus qu'intimes, ils vivaient ensemble !

Mais comment n'avait-il pas pu s'en rendre compte avant ? Ce genre de situation ne devait sûrement pas passer inaperçue pourtant et des employés devaient être au courant. Pourquoi personne ne lui en avait parlé ?

Il avait loupé quelque chose de très important et s'en voulait beaucoup !

La deuxième chose qui découlait de la conversation qu'il venait d'avoir avec le directeur était qu'une autre femme s'était occupée des lions à la place de Lisa et avait donc enfilé son gilet.

Lorsque François remit toutes les pièces en ordre dans sa tête, il se rendit compte de l'énormité de ce qu'il venait de faire !

Il se donna une grande claque sur le front tout en se traitant de gros crétin. À cause de cette sale petite garce qui n'était pas venue travailler aujourd'hui, il avait complètement manqué son objectif. Jamais il ne pourrait lui coller la fuite des lions sur le dos et du coup, elle ne serait pas renvoyée pour faute grave ! Mais lui... Non, personne ne l'avait vu traîner dans les parages, il était insoupçonnable, il pouvait encore s'en sortir et même passer pour le héros de ses rêves !

Il revit le moment où les grilles s'étaient ouvertes devant les lions. Légèrement méfiants les premières secondes, ils avaient eu tôt fait de bondir dehors, Katja en tête. Pas un seul ne lui avait accordé un regard ! Après tout, à quoi s'attendait-il ? À des remerciements ? Ces bêtes étaient ingrates et idiotes par nature !

Bon sang, mais qui était la femme au gilet violet ? Celle qui allait devoir endosser la faute et essuyer les plâtres à la place de Lisa ?

Il haussa les épaules et d'un geste plus que résolu, il empoigna sa carabine, la chargea d'une fléchette et s'élança dans les allées sombres du parc à la recherche des fugitifs. C'était à lui que Luc confiait le zoo ainsi que ses occupants pour le week-end. À lui que revenait la charge d'assurer la sécurité des animaux et des humains !

À cette idée, sa poitrine se gonfla d'une telle fierté qu'il crut un instant que son cœur allait s'envoler. Le sourire revint fleurir aux coins de ses lèvres.

Le roi des lions était en marche pour s'acquitter de sa tâche. Avec un peu de chance, peut-être que la maladie de Lisa allait la tuer cette nuit !

Le sourire de François s'élargit encore plus, lui conférant un air de dément. Si quelqu'un avait pu le voir à ce moment précis, il aurait eu peur, très peur !



Chapitre 3

Samedi 13 août, 9 h 05

Mme Martinet, la charmante vieille dame excentrique du village, enfila ses pantoufles, resserra sa robe de chambre en jersey d'une couleur tirant sur l'orangé autour de sa taille épaisse et sortit de chez elle.

Le nez en l'air, elle inspira une profonde bouffée. Il commençait déjà à faire chaud en ce début de matinée. Elle chercha du regard le thermomètre mural accroché près du chèvrefeuille, tira un peu sur les grandes tiges afin de se frayer un chemin vers l'objet convoité et jeta un coup d'œil dessus. Vingt-quatre degrés à l'ombre ! Oui, il faisait déjà chaud et cela n'allait pas s'arranger dans la journée ! Ce n'était pas un temps à mettre une mamie de bientôt soixante-dix-neuf ans dehors !

Elle ajusta l'une des nombreuses tresses roses entortillées autour de sa tête, vérifiant de ses doigts déformés par l'arthrose qu'aucune mèche ne dépassait.

Elle adorait cette couleur barbe à papa que la petite coiffeuse lui avait faite. Elle adorait les reflets plus foncés. Cette couleur ne la faisait pas paraître plus jeune, ça, elle s'en fichait, on ne se préoccupait plus de ce genre de bêtise à son âge, enfin, plus trop !

Non, si elle aimait cette coiffure et cette couleur, c'était qu'elle la différenciait de toutes ces vieilles biques qui se pavanaient à la messe avec leurs brushings et leurs cheveux violets ! Aucune originalité, toutes pareilles !

Elle, elle avait de longs cheveux rose bonbon ! Elle ne passait pas inaperçue dans le village ou sur le marché. Dommage que le curé se soit octroyé une semaine de vacances pour voir sa famille et que du coup, il n'y aurait pas messe le lendemain. Elle aurait pu leur montrer, à ces vieilles peaux prétentieuses et médisantes, ce que c'était que de vieillir avec classe ! De vieillir seule, mais avec classe !

Depuis le décès de son Albert six ans plus tôt, elle en avait entendu des horreurs sur son compte. La veuve joyeuse l'appelait-on ! Une honte vraiment ! Tout ça parce qu'avec l'argent hérité de son Albert, elle avait pu quitter l'appartement dans lequel elle vivait en centre-ville et s'offrir cette jolie petite maison de plain-pied ! Plus aucun escalier à monter pour aller aux toilettes ou se coucher ! Le rêve ! Et autre rêve qu'elle avait pu réaliser, avoir des chats, ses animaux préférés ! Enfin ! Durant leur vie commune, elle n'avait jamais pu avoir cette chance car son Albert était allergique aux poils. Ils n'avaient par ailleurs pas pu avoir d'enfant. Albert travaillait trop et n'avait pas le temps de s'occuper de petites têtes blondes en rentrant. C'est qu'il avait toujours bien aimé sa tranquillité l'Albert. Il n'aurait pas supporté d'entendre pleurer ou crier en rentrant du travail !

Mme Martinet n'avait pas souffert de cette absence de petit, ou alors à de très rares moments, seulement les jours où Albert était absent de la maison, ou plutôt de l'appartement puisqu'il ne supportait pas les jardins ni le moindre brin d'herbe. Et comme M. Martinet s'absentait souvent... Très souvent même... Oui, Mme Martinet s'était ennuyée presque toute sa vie, ressentant l'absence d'enfant comme un gros manque. Elle aurait pu leur donner tellement d'amour !

À soixante-dix-neuf ans, il n'était plus temps de se mentir, il lui fallait voir les choses en face. Elle n'avait pas été heureuse avec son Albert. Veuve joyeuse. Et pourquoi pas après tout ?

Aujourd'hui, elle avait l'immense bonheur de posséder quatorze chats tous plus beaux et câlins les uns que les autres. Elle récupérerait tous ceux qui traînaient et les soignait avec beaucoup d'amour. Elle n'en avait jamais assez ! Toutes ces petites bêtes la comblaient de joie en venant se frotter contre ses jambes pour réclamer des croquettes. Mais attention, elle

avait instauré une règle bien précise pour leur bien, aucune boule de poils ne devait se trouver dans la maison le soir venu ! Elle avait dépensé une petite fortune pour leur faire construire des abris confortables dans le fond de son jardin. Elle avait la hantise de mourir pendant la nuit comme son Albert avec les chats enfermés avec elle. Comme elle n'avait que très peu de visites, qui saurait alors ce qu'il se passait chez elle et de quoi pourraient bien se nourrir les pauvres bêtes ?

Comme à son habitude, Mme Martinet attrapa l'une des gamelles, la remplit généreusement de croquettes.

— Les minous... À table ! Allez, mes petits, venez voir maman !

Le premier à venir fut John, un petit chat au long pelage noir. Certainement son préféré ! C'est le premier qu'elle avait récupéré. Le premier de la bande !

John leva sa petite tête ronde vers elle et la gratifia d'un long miaulement. Le bruit de son ronron monta du petit corps et Mme Martinet en fut une nouvelle fois émerveillée. Comment vivre sans eux maintenant ? Impossible ! Le joli félin plongea dans les croquettes et se mit à se manger copieusement.

Mme Martinet attrapa les autres gamelles, les remplit à ras bord et les déposa au sol. Ce fut le signal. Tous les matous arrivèrent dans un grand concert de miaulements et de ronronnements. Quel beau spectacle, vraiment !

Samedi 13 août 10 h 06

La tondeuse bourrait encore ! Foutue machine ! M. Girard, Vincent pour ceux qui le connaissaient et Vince pour les rares intimes, pesta une fois de plus contre sa femme.

— « Mais non, tu n'as pas besoin d'un panier pour ramasser l'herbe », la singea-t-il en grimaçant.

Tu parles, et lui, quelle idée de l'avoir écoutée ! Il le savait pourtant qu'elle n'y connaissait rien en jardinage, et surtout pas en tonte de pelouse, mais il s'était laissé convaincre. En fait, c'était surtout le prix qui l'avait convaincu de ne pas l'acheter, trois cents balles un panier, de qui se foutait-on ? Ça coûtait une blinde ce truc.

Sur le coup, il s'était imaginé en train de ramasser le gazon tondu avec un râteau... Un râteau, je t'en foudrais moi un râteau... Surtout quand il y a plus de mille mètres de pelouse à faire !

Rien à cirer, il terminait sa longueur et filerait acheter le panier. Comme ça, pas besoin de s'enquiquiner avec le râteau à la con. Après tout, ce n'est pas elle qui tondait la pelouse, c'est pas elle non plus qui transpirait sang et eau à ramasser les brins d'herbe ! Et puis ils n'étaient pas à trois cents balles près.

Avec un panier, il aurait tôt fait de finir et pourrait passer le restant de la chaude journée bien au frais dans la maison à regarder la télé.

Pas question pour lui de manquer quoi que ce soit de la grande cérémonie qui se préparait pour le lundi ! Du jamais-vu ! Un défilé de l'armée un 15 août ! Et ce, devant plusieurs chefs d'État étrangers ! Exceptionnel ! Cela ne se reproduirait probablement jamais ! Il n'y avait pas à dire, il ne faisait pas les choses comme les autres ce nouveau président, il bousculait les convenances et les traditions !

Comme il aurait aimé y être, M. Girard, à ce défilé ! Mais il avait passé l'âge, il était en retraite. Moins de soixante ans et déjà en retraite ! L'armée les lâchait jeunes tout de même, il aurait pu encore servir son pays de bien des façons, soupira-t-il. M. Girard avait offert sa jeunesse et sa vie d'adulte à la France. Il s'était engagé dans l'armée à l'âge de dix-huit ans et y avait fait carrière. L'Armée de terre avait été pour lui comme une famille, une maison et il ne regrettait rien de ce qu'il avait sacrifié pour son pays. Ni les missions dangereuses en terres étrangères, ni les blessures qu'il avait récoltées, rien. Il avait fait son devoir et même plus.

Ses campagnes les plus longues, il les avait passées en Afrique, sous une chaleur écrasante, attaqué par des insectes énormes et dormant aux bruits des tirs d'artillerie. Il avait crapahuté dans de grandes étendues de savanes aussi bien que dans des déserts brûlants. Sa peau en était aujourd'hui encore toute burinée mais il en avait retiré une résistance aux températures extrêmes, ça, et une jolie collection de souvenirs comme de magnifiques armes qu'il gardait dans son sous-sol. Ce qu'il pouvait les aimer ses « petites chéries » ! Il en avait passé des années à se confectionner cette collection hors du commun... Enfin, hors du commun, pour les civils parce qu'ils étaient nombreux les anciens militaires comme lui à garder précieusement ce genre de joujoux ! Sa plus belle pièce ? Un PA MAC modèle 1950, un pistolet semi-automatique calibre 9 millimètres Parabellum, une des armes réglementaires dans l'Armée de terre française. Elle avait été à ses côtés de nombreuses années, trop pour qu'il la restitue à la fin de son service. Quelques mots bien placés et l'administration avait fermé les yeux, une fois de plus. Une fois de plus parce que, grâce à ses états de services irréprochables, M. Girard avait une excellente réputation en haut lieu et on l'avait officiellement autorisé à garder certains « souvenirs », comme son Glock 17 ainsi que Vektor Z-88, version local africaine du Beretta 92 qu'il avait pu conserver.

Sa pièce la plus chère ? Le FAMAS F1, un superbe fusil d'assaut de calibre 5,56 millimètres OTAN. Oh oui, il en était fier de sa collection. Il nettoyait sa vingtaine d'armes régulièrement, les entretenait, les démontrait et les remontait afin qu'elles ne s'enrayent pas, que pas un grain de poussière ne se dépose dessus ! Pour elles, il avait fait installer dans sa maison une alarme et avait confectionné une trappe dans le vide sanitaire où il pouvait les enfermer à clef les jours où lui et sa femme s'absentaient.

Monique n'aimait pas ces armes, elles lui rappelaient trop comment était décédé son premier mari et il pouvait tout à fait comprendre ce qu'elle ressentait. C'est pourquoi sa collection restait toujours hors de portée de vue de Monique, dans une pièce du sous-sol qu'il s'était aménagée rien que pour lui.

Il avait rencontré Monique il y avait à peu près quinze ans. Elle était la veuve de l'un de ses potes tombés au combat dans les années 1990.

Ils s'étaient fréquentés deux ans avant qu'il ne la demande en mariage et elle avait mis au moins autant de temps avant d'accepter. Elle avait peur de le perdre lui aussi. Mais il n'avait plus fait de mission dangereuse, il n'avait plus risqué sa vie... Place aux jeunes !

Ils s'étaient donc mariés et une fois en retraite, ils avaient acheté ce pavillon dans la commune de Signalouv. Jolie petite baraque avec peu d'entretien, si ce n'est la pelouse qu'il fallait tondre régulièrement. Deux tondeuses qu'il avait flinguées en l'espace de quatre ans ! La prochaine, s'était-il promis, ce serait une grosse, un monstre capable d'avaler des pommes de pin et d'en recracher des copeaux... Sauf que son monstre n'avait pas de panier ! Tout du moins, pas encore. Il avait bien tenté de le bricoler, son monstre à quatre roues, d'adapter dessus le panier de l'ancienne tondeuse, mais il avait fini avec une bonne coupure sur la paume de la main et le déflecteur arrière cassé. Le déflecteur, cette partie du châssis qui permet l'éjection de la pelouse de manière contrôlée afin d'éviter de se prendre tout dans la poire... Eh bien il l'avait cassé et du coup, l'herbe tondue lui fouettait les jambes ! De même que les pommes de pin !

Oui, il allait aller s'acheter un beau panier tout neuf et adapté à la nouvelle tondeuse ! Que de temps perdu tout de même !

Satisfait de la décision qu'il venait de prendre, M. Girard se mit à pousser la tondeuse avec un peu plus d'enthousiasme, tâchant d'ignorer les brins d'herbe sortant de sous la machine pour lui coller aux tibias. Il aurait dû mettre un pantalon plutôt que son bermuda ! Avec un panier, plus rien à cirer des bouts d'herbe, plus rien à secouer des pommes de pin !

Quelque chose de chaud et de mouillé vint soudainement se plaquer à ses jambes, des chevilles aux cuisses. Un truc particulièrement malodorant et de couleur marron.

M. Girard arrêta sa tondeuse avant de se pencher vers l'avant.

L'ignoble odeur l'assaillit aussitôt lui flanquant de violents haut-le-cœur.

— Mais... Mais c'est de la merde !

Il se redressa d'un bond et inspira fortement par le nez.

— Putain, c'est de la MERDE, bordel !

Se redressant encore plus, il regarda alentour, les yeux plissés. Elles étaient où ces saloperies de bestioles ?

Des années que sa vieille folle de voisine recueillait des chats, des années qu'il gueulait et la menaçait de les flinguer à vue s'ils continuaient à venir chier chez lui !

« Plus ils sont vieux, moins ils ont de respect. » Du haut de ses cinquante-six ans, peut-être ne devrait-il plus en avoir lui non plus ! Il pourrait racler ce qu'il avait sur lui, aller sonner chez la toquée aux vilains cheveux rose bonbon et la barbouiller avec ce que ses cons de chats avaient laissé chez lui !

Il prit dix secondes pour savourer cette plaisante idée et à la tête que ferait la vieille, mais l'odeur devint trop forte et il n'eut plus qu'une idée, se débarrasser de ça sous une douche abondante. Elle ne perdait rien pour attendre la mère Martinet. Il saurait lui tomber dessus le moment venu !

Plus rageur que jamais, il donna un coup de pied dans la pauvre tondeuse qui n'y était pour rien et il laissa tout en chantier.

Pas question qu'il termine quoi que ce soit dans ces conditions.

Si au moins il avait eu un panier, il n'aurait pas eu les pieds dans la merde !

Ruminant sa rancœur à loisir, il prit la direction de la maison tout en jetant des regards autour de lui. Si un chat avait le malheur de se trouver dans son jardin, il le butait, parole d'homme, il le butait et balancerait son cadavre encore chaud par-dessus la clôture, directement chez la mère Martinet, cela en ferait un de moins !

Il en venait franchement à espérer que l'une de ces bestioles passe devant lui, là, à cette seconde pour lui faire sa fête. D'ordinaire, il aimait bien les animaux et ne leur avait jamais fait le moindre mal. Dézinguer un mec, oui, le forcer à parler en lui chatouillant les os, pas de soucis, mais être cruel avec une bête, ça non... Jusqu'à aujourd'hui !

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement devant lui et Monique le regarda des pieds à la tête, les yeux agrandis de stupeur.

— Mais qu'est-ce que tu as fait ? C'est quoi ça ?

De l'index, elle lui désigna ses jambes tout en retroussant les narines.

— On dirait...

— De la merde, oui, c'est bien de la merde ! De la merde de chat ! Je t'en foutrais des « tu n'as pas besoin de panier ! ». Si je ne t'avais pas écoutée, à l'heure qu'il est, j'aurais quasiment terminé cette foutue pelouse et au lieu de ça, j'ai de la merde de la tête aux pieds... T'es contente ?

Monique Girard regarda son mari tout en s'efforçant de ne pas rire ni même sourire. Cela n'aurait fait qu'augmenter encore un peu plus sa colère. Elle comprenait parfaitement dans quel état d'esprit il se trouvait. Le pauvre, c'est vrai qu'il en avait partout, et cette odeur !

— Tu es bien sûr que c'est de la crotte de chat ? Il me semble que ça fait un peu gros pour un chat.

— Eh bien tu n'as qu'à aller faire une analyse pour trouver le coupable et pendant que tu y es, profite-en pour terminer de tondre cette saloperie de pelouse ! Pour ce qui est des analyses, vu l'odeur et la consistance, je te parie que le greffier est malade et qu'il ne va pas tarder à crever ! Et s'il ne meurt pas de ça, je le buterai moi-même à grands coups de pied ! Je commence à en avoir marre de cette vieille conne ! Pousse-toi de là !

Monique s'empressa d'obtempérer de peur que ce qui recouvrait son mari ne finisse par dégouliner de ses jambes et vienne salir tout l'intérieur de la maison qu'elle venait tout juste de briquer.

C'est vrai que l'odeur était particulièrement forte tout de même. Quelque chose était en train de germer dans son esprit. Au vu de la quantité de matière que Vincent avait sur lui, ce ne pouvait pas être un chat qui était à l'origine, ni même deux ou trois ! Se pouvait-il alors que le chien des voisins, un gros bouledogue bien gras, ait pu s'échapper de chez eux durant leur absence pour venir faire ses besoins dans leur jardin ? Oui, possible, il faudrait qu'elle en parle aux voisins à leur retour de vacances. En attendant, elle veillerait à voir Élise, la gamine chargée de nourrir le chien et lui demanderait de bien le surveiller et de regarder s'il n'y avait pas un trou dans la clôture.

Afin que l'ignoble odeur laissée par Vincent disparaisse, Monique laissa la porte grande ouverte et entra dans la maison à la suite de son mari. M. Girard traversait le salon en jurant d'aller voir « la vieille excentrique d'à côté » et de lui étaler des excréments sur sa porte et ses fenêtres. C'est vrai qu'elle était bizarre, Mme Martinet, mais elle n'était pas méchante pour deux sous. Monique tâcherait de calmer son mari et réfléchirait à une solution pour que ce désagrément ne lui arrive plus... Elle allait commencer par lui acheter son panier. Oui, c'est ce qu'ils allaient faire sitôt qu'il sortirait de la douche, ils iraient tous les deux au magasin de bricolage. Voilà, pour Monique, les choses étaient réglées et tant pis si aucun des deux Girard ne s'était rendu compte que la taille de ladite crotte était énorme... Même pour un bouledogue !

Samedi 13 août 10 h 15

Les Billard, Charlène et Olivier, sirotaient leur tasse de café matinal sur la terrasse à l'arrière de la maison. Le ciel était bleu sans un seul nuage à l'horizon et la température était, pour le moment encore supportable.

Il allait faire chaud aujourd'hui, très chaud !

Mme Billard, de façon tout à fait incongrue, se mit à penser à ceux qui allaient être obligés de travailler en plein cagnard. Peut-être même avec des costumes comme dans les parcs d'attractions ou en uniforme comme les pompiers. Elle songea également à la jardinerie située à une vingtaine de kilomètres de chez elle. Les vendeurs allaient mourir de chaud sous le toit en verre. Une fois, elle y était allée pour acheter des géraniums, une seule. Ce jour-là, elle s'était dit « plus jamais ». Et à ce moment, il n'avait fait que trente degrés. Aujourd'hui, la météo n'annonçait pas moins de trente-six à l'ombre ! Pas de chance pour ces pauvres gens, vraiment. Elle en venait presque à les plaindre... Presque.

Elle fut tirée de ses songes de chaleur et de transpiration malodorante par le juron que poussa son mari d'une voix énervée. Le morceau de biscotte qu'il tenait venait de se briser et de tomber dans son bol projetant des éclaboussures sur la table.

— Mais quel con !

Il parlait bien évidemment de leur cher voisin, M. Girard, parce qu'Olivier était loin d'être con, vraiment très loin ! Olivier Billard, ou plutôt docteur Billard, était beau, grand, musclé, d'une rare intelligence et riche !

Il avait eu la chance d'épouser une superbe femme aux courbes parfaites et à la tête bien remplie. Un beau couple en somme.

Tout aurait pu être parfait dans leur vie bien réglée à quelques détails près.

Le premier, celui qui les préoccupait le plus à cette seconde, c'était M. Girard et la saleté de tondeuse qu'il venait de s'acheter la veille.

La machine faisait un bruit d'enfer, elle grondait, pétardait, faisait grincer des dents. Ce vieux radin avait dû prendre le truc le moins cher, genre le premier prix. Quand on y mettait un peu les moyens, on avait du matériel de qualité et on n'abrutissait pas le voisinage !

Et puis quelle idée d'enquiquiner ses voisins le week-end et d'aussi bonne heure ? On ne pouvait pas dire que c'était pour lui le seul moment de la semaine pour tondre sa pelouse, ça non puisque Monsieur était retraité de l'Armée de terre !

Cette espèce d'hurluberlu à la tignasse grise coupée court pouvait se permettre de passer sa saleté n'importe quand, n'importe quel jour, au moment où, par exemple les braves gens travaillaient ! Mais non, cela aurait été moins drôle, il valait mieux ennuyer tout le monde et tant pis si, l'espace d'un instant, le bruit infernal avait fait sursauter le bon docteur, le faisant s'éclabousser avec son café bouillant !

Par-dessus sa tasse, Charlène regarda son mari et poussa un gros soupir exaspéré. Leur voisin avait un manque certain de savoir-vivre et son éducation avait dû subir de grosses lacunes. Elle était intimement persuadée que M. Girard leur faisait payer, à sa façon, les fêtes arrosées entre amis que les Billard affectionnaient tant. Non pas qu'ils en fassent tous les jours, mais au moins deux fois par mois, ils recevaient des amis afin de leur montrer les nouveaux meubles acquis, les nouvelles peintures tendance. Ils aimaient recevoir du monde, faire découvrir leur belle maison, la déco signée par des designers connus. Ils aimaient le luxe, à n'en pas douter, mais ils avaient travaillé dur pour avoir ça, ils méritaient tout ce qu'il leur arrivait.

Le vacarme de la tondeuse laissa soudainement la place au calme, au silence. Même les oiseaux semblaient reprendre vie et offrirent leur joyeux pépiement.

— Bon sang, pourvu qu'il ait roulé sur une pierre et qu'il ait flingué sa tondeuse merdique ! ricana-t-il sournoisement, ce qui fit s'esclaffer Charlène.

À respectivement quarante-cinq et quarante-sept ans, les Billard avaient tout pour être heureux. Ils étaient en couple depuis plus de vingt-cinq ans, avaient un magnifique garçon de seize ans, Enzo, une très belle situation, une grande maison, des amis à la pelle et surtout, une bonne santé !

Elle était une diététicienne de renom et lui un cardiologue réputé. La santé, ça les connaissait et ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour la conserver. Une bonne alimentation et de l'exercice.

Outre la salle de sport entièrement équipée occupant tout le sous-sol, Olivier venait de signer le dernier chèque concluant la fin des travaux effectués dans son jardin : une splendide piscine de douze mètres de long sur cinq de large et deux mètres au niveau de la partie la plus profonde. Il n'y avait pas à dire, les ouvriers portugais qu'ils avaient embauchés avaient fait du sacrément bon boulot. Ils avaient travaillé efficacement, rapidement et surtout proprement. Des dalles en marbre gris étaient posées autour, formant une petite terrasse, la pelouse avait retrouvé un aspect naturel et des palmiers ne craignant pas le gel hivernal se dressaient fièrement, donnant à ce coin de jardin un petit air d'oasis.

Franchement, il ne regrettait pas son investissement. La tête de ses amis quand ils verraient la jolie folie qu'ils venaient de s'offrir ! Il fallait au plus vite prévoir une date en soirée. Un barbecue peut-être ? Non, Charlene connaissait un bon traiteur qui leur ferait un buffet pas trop onéreux. Pourquoi dans ces conditions se fatiguer et sentir la fumée quand il n'y a plus qu'à mettre les pieds sous la table ?

Ça ne les gênait pas le moins du monde de montrer, ou plutôt d'étaler ainsi leur réussite. Ils avaient de l'argent et bien que cela se sache.

Une fête... Ça leur ferait du bien à tous les deux, ça pourrait leur aérer la tête, leur faire oublier le temps de quelques heures les tracas du moment, le deuxième point de détail qui faisait que leur vie n'était pas si parfaite qu'elle le paraissait. Leur charmant fils, Enzo, bientôt dix-sept ans, était le portrait craché de son père Olivier. Il avait hérité de ses traits aristocratiques, de son nez droit, de ses yeux bleu clair et de sa chevelure

noir ébène. De sa mère, il avait la peau mate et la finesse des traits. Un mélange de gènes plutôt heureux en soi. Il avait commencé sa scolarité en ayant les meilleures notes partout, dans toutes les matières, mais avait fini par se laisser distraire pas ses copains de classe.

Les Billard, rarement à la maison, espéraient régler les lacunes de leur fils à grand renfort de cours particuliers. C'est comme ça que non content d'avoir échoué à son bac de français, Enzo avait débuté une relation amoureuse avec Florence, une prof de lettres de dix ans son aînée !

Il se croyait tellement amoureux d'elle qu'il projetait, contre l'avis de ses parents, de l'épouser le jour même de ses dix-huit ans !

Pas plus tard que la veille, il avait volé la voiture de sa mère, une Clio flambant neuve afin de rejoindre sa dulcinée. Bien entendu, il n'avait pas encore le permis et dans un moment d'inattention, il avait fini par emboutir une voiture. Mais pas n'importe laquelle s'il vous plaît, il avait fallu que ce soit celle de la police, une voiture dépêchée sur Signalouv pour faire des rondes anti-cambriolages.

Les deux policiers, ni amusés ni patients, avaient fait souffler Enzo dans un alcotest avant de l'embarquer au poste.

Avait-il bu ? À 17 heures, on aurait pu penser que non, trop tôt pour un apéro. Et pourtant si, il s'était enfilé au moins six bières !

D'où sortaient ces cannettes ? Mystère. S'il était bien une boisson alcoolisée qui était proscrite chez les Billard, c'était bien la bière, une boisson de beaufs et de ringards, d'après leurs critères très sélectifs.

Quoi qu'il en soit, Mme Billard avait été appelée sur son lieu de travail et Jane, sa secrétaire, lui avait passé la communication. En y repensant, Jane avait eu l'air... ravie, enthousiaste. Une nouvelle comme celle-là, ce n'était pas tous les jours, du vrai pain béni pour les commères du village. La police avait appelé « Madame » pour lui apprendre que son fils était au poste dans un état d'ébriété. Une super histoire à raconter, et pas des moindres !

Charlène avait demandé à Jane d'annuler ses deux derniers rendez-vous, Mme Lesage, une femme pesant plus de cent vingt kilos, et Mme Durpoix, qui venait d'en perdre une trentaine en un an.

Elle allait devoir leur donner à toutes les deux un nouveau rendez-vous en urgence alors que son planning était plus que rempli.

Jane, tout heureuse d'avoir une histoire bien croustillante à raconter, avait dû se faire plaisir en expliquant pourquoi Mme Billard ne pouvait pas recevoir ses patientes.

Ce genre de racontars n'avait sûrement pas lieu dans le service d'Olivier, sa secrétaire était un exemple de discrétion et de sérieux. Mme Yruam était la secrétaire rêvée, toujours à l'heure, toujours présentable et aimable, jamais un mot de travers, les rendez-vous parfaitement notés sur l'agenda... Bref, tout le contraire de Jane !

Charlène, après avoir reçu le coup de téléphone, était loin de toutes ces pensées, Jane pouvait bien raconter ce qu'elle voulait, Mme Billard s'occuperait de ça la semaine suivante. La seule chose qu'elle avait eue en tête au moment de monter dans sa voiture de fonction, parce que oui, elle en avait une, c'était d'une part pourquoi son fils ne rentrait pas dans le moule et enchaînait les bêtises, pourquoi avait-il bu, et dans quel état était sa voiture neuve ?

Elle avait été reçue au commissariat avec quelques petits rires moqueurs... Enfin, c'est ce qu'elle avait cru sur le moment.

Son fils l'attendait sur un banc, les cheveux en bataille et l'air complètement débraillé. Au moins n'avait-il pas été blessé durant l'accident.

Il y avait une odeur très désagréable qui flottait près du banc, une odeur d'urine, de relents acres de vomi, de transpiration pas fraîche et Charlène avait adressé inconsciemment une prière aux cieux pour que cette infection ne provienne pas de son fils parce que dans ce cas, comment conduire avec lui dans la voiture ?

À son arrivée, Enzo lui avait jeté un regard de pur reproche. Un regard de reproche ! À elle ! Mais que se passait-il dans sa tête ? Il faisait des conneries et il lui en voulait à elle ?

— Il faut qu'on parle, jeune homme !

Dans un moment de flottement, elle avait cru pouvoir lui passer un bon savon comme quand il avait six ans. Elle s'était imaginé le gronder dix bonnes minutes, le punir avant d'obtenir ses excuses. Mais il n'avait plus dix ans et ce n'étaient pas des bonbons qu'il venait de voler !

— Et on va parler de quoi ? De ta voiture ? De ma meuf ? Des bières ? Si tu veux parler de tout ça, ça risque de te prendre pas mal de temps !

Juste au moment où elle allait lui bondir dessus, à la seconde près, une jeune femme brune en uniforme lui toucha le bras, un gentil sourire compatissant sur les lèvres.

— Madame, vous n'obtiendrez rien de lui ici, emmenez votre fils et rentrez chez vous, lui avait-elle murmuré. Il est encore alcoolisé et secoué par le choc de l'accident. On voit bien qu'il recherche la confrontation. Ne lui offrez pas un auditoire, il va continuer à vous défier. Suivez mon conseil, emmenez-le.

Charlène avait détaillé la policière, laissant son regard passer du joli visage aux épaules bien dessinées, descendre sur la poitrine ferme et le ventre plat. Certainement pas une future patiente.

Charlène savait reconnaître un bon conseil quand elle en entendait un et elle avait suivi celui-là.

Après quelques signatures, elle avait pris son fils par le coude pour l'entraîner vers la sortie. Fort heureusement, l'ignoble odeur ne provenait pas de lui !

Avant d'atteindre la porte, Enzo avait interpellé la policière en lui demandant de bien vouloir se rapprocher d'eux.